

En parlant dégoût.

À propos de la brochure « Mouchard ! » publiée par l'imprimerie anarchiste l'impudence il y a quelques jours.

C'était important qu'un texte sorte, de rendre publiques des informations et des réflexions autour des discours dangereux sur les potentiel.le.s auteur.e.s de faits illégaux. Ce genre de bavardages inconsidérés sur les pratiques supposées des un.e.s et des autres ne sont malheureusement que trop fréquents dans des milieux pourtant dits radicaux.

De mettre à disposition de qui veut bien s'en saisir des informations concernant les positions de Lou Marin / Reinhart ; membre du centre international de recherches sur l'anarchisme (C.I.R.A) et du cercle libertaire et non violent de Marseille (C.L.N.M) ; rédacteur d'un article infâme sur le site Graswurzelrevolution fin octobre 2020. Dans ce torchon Reinhart développe l'idée selon laquelle le courant insurrectionnaliste ferait le jeu de l'extrême-droite en amenant à une situation de guerre civile : « Alors que les insurrectionnalistes ne se soucient tout simplement pas de la question de l'après - « que se passe t-il après l'émeute ? »- les néo-nazis se préparent systématiquement à prendre le pouvoir après l'émeute ». Le tout évidemment pour opposer à ce courant « théoriquement mal élaboré et socialement impitoyable » sa propre vision de la lutte : rien de moins que la « culture de la désobéissance et de la non-violence » et... regretter que cette vision ne soit pas hégémonique. Certes, ce n'est pas le premier à mettre sur le même plan des manières offensives de voir l'anarchisme et toutes sortes de théories autoritaires avec lesquelles elles n'ont rien en commun ; mais c'est encore plus énervant venant de quelqu'un qui se targue de ses nombreux travaux d'études libertaires et qui officie dans un centre de recherches sur l'anarchisme.

Il monte d'un cran dans la lettre ouverte dégueulasse qu'il écrit à « une militante de l'impudence » après que celle-ci lui ait fait savoir le dégoût que lui inspirait son article : le ton est paternaliste, condescendant, sexiste, injurieux quand il n'utilise pas des arguments aux accents policiers. Entre autres problèmes Reinhart y qualifie l'attaque anonyme de journalistes de la ZDF pendant une manif berlinoise en mai 2020 de « votre attaque » ... et il développe « Vous, les insurrectionnalistes hyper individualistes, les avez frappé physiquement sur le tas, quand eux, les journalistes de « heute show », ils ont été en pleine manifestation anti-fasciste ». Partager le sens que l'on voit à ce que des journaflics (et autres crapules) se fassent attaquer partout / tout le temps ne veut pas dire que l'on est auteur.e d'une attaque particulière (sinon il s'agit d'une revendication). Reinhart n'a aucune hypothèse à faire sur qui fait quoi, qui est pote de qui : son « tes ami.es allemandes qui les ont attaqués » est juste gerbant. Ce qu'il se permet (à l'écrit, à l'oral), échafaudant ses suppositions sur du rien, inquiète sur ses choix s'il avait quelque chose de plus substantiel à se mettre sous la dent. Il ferait quoi, ce sinistre personnage qui se permet de fixer des auteurs sur une action qui se situe à des centaines de kilomètres, s'il connaissait des noms de compagnon.nes habitant là-bas, ou s'il se passait quelque chose qui lui déplait dans « sa » zone géographique ? Ou pire si une enquête le touchait directement ou concernait le C.I.R.A ? Il est dangereux ce type. Ses idées font le lit de la réaction. Sa manière de tracer une ligne entre les bonnes et les mauvaises anarchistes fait le jeu du pouvoir. L'argument qu'il ne « dit que ce que les flics savent déjà », apparemment utilisé par certain.es participant.es au C.I.R.A pour tenter de justifier leur non-positionnement, sonne comme une mauvaise blague : qui sait ce que les flics savent déjà, à part les flics ? Et quand bien même l'info mouchardée n'est pas un scoop, ça n'enlève rien à la responsabilité du mouchard. Il y a un abîme qui sépare les renseignements qu'ils obtiennent par leurs sales moyens de ceux qui leur sont amenés sur un plateau par de soi-disant

« compagnons », et on ne sait que trop qu'ils sont toujours en quête d'informateurs, y compris pour confirmer leurs sales thèses policières.

Faisant partie de ceux et celles qui « considèrent que la révolte a besoin de tout, de revues et de livres, de fusils et d'explosifs, de délibérations et de blasphèmes, de poisons, de poignards et d'incendie » et que « la seule question importante est de savoir comment les combiner » nous aurions eu envie de pouvoir partager cette brochure, de nous appuyer dessus pour aller brancher des membres du C.I.R.A, la faire tourner à des potes susceptibles de fréquenter ce lieu, etc. sans avoir à nous distancier d'une partie du texte d'introduction (qui fait aussi 4è de couverture) et qui fait référence à l'une des chansons les plus misogynes (carrément pro-viol) de Brassens. Ce dernier va jusqu'à se demander qui il violerait s'il était obligé de violer quelqu'un. Quelle question de merde ! Personne n'est jamais obligé de violer personne.

Pour en revenir au texte d'introduction de la brochure :

« Dans un sens les intellectuels avec des allergies subversives façon Lou Marin nous rappellent les « femelles du canton » chantées par Brassens dans sa célèbre chanson *Le Gorille*. Tant que la Révolte sauvage est en cage, elles la regardent les yeux pleins de désir en imaginant qui sait quelles excitantes rencontres ; mais dès qu'elle fait irruption sur la route elles s'échappent en proie à la panique, démontrant ainsi qu'elles n'ont absolument pas « de la suite dans les idées ». Mais une idée qui n'est pas incarnée dans la vie n'est pas digne d'être considérée comme une idée, c'est seulement une opinion. Dans le cas de Lou Marin, une opinion pieuse. »

Il aurait amplement suffi de dire que nombres d'intellectuels (et de gauchistes, charognards, récupérateurs de luttes...) kiffent la révolte quand elle est loin dans le temps ou dans l'espace mais qu'ils s'enfuient ou se dissocient dès qu'elle arrête d'être une possibilité théorique pour devenir une question concrète. Ça aurait englobé certain.es membres du C.I.R.A qui semblent apprécier les brûlots incendiaires pourvu qu'ils soient bien catalogués et rangés dans des cartons d'archives, mais ne sont pas prêt.es à se mouiller pour défendre les idées que ces écrits portaient – y compris quand elles font l'objet de critiques inacceptables voire sont prétexte à des extrapolations abusives et des accusations dangereuses de la part de quelqu'un avec qui il.es sont associé.es.

Cette métaphore est fondamentalement pourrie. Comparer les « intellectuels aux allergies subversives » aux « femelles du canton » (appelées aussi la « féminine engeance » par Brassens) c'est parler de garçons au féminin pour les disqualifier : procédé très présent dans les insultes homophobes et sexistes.

Dans la chanson, les « femelles du canton » n'admirent pas le « bel animal » pour son énergie, sa vivacité, sa hargne d'être enfermé : non non, elles sont fascinées par son sexe. Toute la chanson tourne autour de ça et du viol. Elles regardent ses roubignoles avec envie tant qu'il est enfermé (et qu'elles ignorent qu'il est puceau) et s'enfuient dès qu'il est libre « prouvant qu'elles n'ont pas de suite dans les idées ». Brassens n'étant pas spécialement connu pour ses positions anti-spécistes son utilisation du terme *femelles* pour parler d'humaines est misogyne. Sexisme crasse : les femelles, elles savent pas ce qu'elles veulent, elles t'allument et puis elles te laissent en plan, c'est dégueulasse. Faut pas qu'elles s'étonnent s'il leur arrive des bricoles. Belle conformité avec les stéréotypes toujours en vigueur !

Si on file la métaphore, on retrouve nos « intellectuels aux allergies subversives » qui observent avec envie la virilité de la Révolte tant qu'elle est enfermée et s'enfuient dès que celle-ci se libère.

Cette comparaison entre la Révolte et le gorille bien membré de la chanson de Brassens fait écho à un passage du dernier texte de la brochure (tiré de Machette) « *ils se mêlent aux rebelles, semant le découragement, incitant à la méfiance, castrant les énergies* »... Ça ferait presque rire. Les couilles, c'est peut-être la dernière chose dont la révolte a besoin, sérieusement : elles n'ont rien à voir avec le courage, la détermination, la patience ni l'inventivité ; elles ne sont d'aucune utilité pour lancer, écrire, tenir quoi que ce soit (...). On frise le fétichisme.

Ça nous met en rage de voir l'Idée (en majuscule qui plus est) mise une fois encore à hauteur de couilles. Celles d'un animal engagé – qui pour d'obscures raisons serait supposé représenter la Révolte sauvage – et dont le premier geste en s'échappant est de commettre un viol. Ce n'est évidemment pas ce à quoi nous aspirons, ça fait même partie de ce que nous combattons. Ça avilit la liberté pour laquelle tant de personnes (connues ou non) mettent leur vie en jeu.

Tendre vers la liberté de tous et toutes signifie aussi extirper les rapports de domination qui nous traversent le plus intimement (patriarcat, racisme...). La lutte acharnée contre les oppressions ne peut en ignorer aucune.

Pour la liberté. Pour l'anarchie.

D'autres anarchistes de Marseille.
Novembre 2021